

DANIELA MIREA
Academia Tehnică Militară, București

L'Épreuve des Signes dans les proses de Mircea Eliade et de Michel Tournier

The Test of Signs in Mircea Eliade's and Michel Tournier's Prose Fiction

Keywords: sign; meaning; hermeneutics; passage; wandering; camouflage; revelation; numinous.

Abstract: Eliade and Tournier create a diegetic universe where signs enable people transcend the profane, and be projected beyond historical time, into the ontological plenitude of the primordium. The contact with the world of signs is obscured by the reception difficulties faced by the human being who seems to become deaf and blind, when overwhelmed by the profusion of meaningful events. Signs are scattered and hidden among tiny events; their presence is silent and discreet, so that only a widely open eye could draw them out of the ordinary. Within this mythological framework, the function of the sign is to make the invisible visible. While the physical body of the sign – the signifier – belongs to the empirical world, the signified is related to the metaphysical. Therefore, one thing signs collectively suggest is that there exists more than one can actually see in the physical world, and by this very fact, they unlatch a door towards the supersensible realm.

Nous avons pu déceler chez Mircea Eliade et Michel Tournier la même préoccupation d'*investir l'herméneutique des pouvoirs sotériologiques* en vertu de l'existence d'une structure archétypale innée. Ce qui rapproche les deux écrivains c'est cette vision commune concernant la structuration des univers de fiction selon l'axe *déchéance-salut* et la résolution de la tension qui sous entend ces deux modes d'être, par le travail de *sémiose*. Dans le contexte imaginaire éliadien et tournérien, l'état de *déchéance* doit être compris en tant qu'impossibilité d'actualisation du *pouvoir être authentique*, trait fondamental définissant l'ontologie de la chute. L'être dans le monde profane ne peut pas se soustraire à ce mode d'être qui sous entend un manque essentiel. Cette absence fait partie du parcours existentiel de l'homme, étant inscrite dans l'ontologie de la chute. Le propre de ce mode d'être dans le monde est le vécu incomplet des événements: ceux-ci, mutilés de leur sens métaphysique, renvoient à une référentialité qui circonscrit exclusivement le monde sensible. Il s'est produit avec la chute primordiale une atrophie des sens qui deviennent incapables de percevoir la dimension numineuse du monde, ce qui entraîne une réception défectueuse des significations des événements. L'être au monde tombe en perdant son être propre, il tombe perpétuellement vers le monde profane, souffrant d'une étrange amnésie qui le sépare de son être authentique. Cet état de *déchéance* lui interdit l'accès aux réalités métaphysiques. Ce que l'homme perd dans cette chute c'est la capacité d'entrer en relation, d'*être avec* ces réalités de souche *suprasensible*.

L'instrument qui fait opératoire l'axe *déchéance-salut*, qui permet le passage de l'ontologie de la chute à l'ontologie du salut, élément structurant presque toutes

leurs proses, c'est l'*herméneutique*. D'après leur perspective, l'herméneutique ne doit plus être comprise dans ce sens limité, en tant que méthode de compréhension et d'interprétation du texte, mais comme discipline sapientielle opérant le *passage* d'un mode d'être incomplet à un mode d'être plénier, promettant par cela le salut. Elle devient instrument initiatique qui promet de dévoiler les secrets occultés d'un monde représenté en tant que *liber mundi*, comme un énorme engrenage des signes qui exigent d'être déchiffrés et qui promettent à l'homme la liberté comprise dans son sens métaphysique. Elle reçoit des dimensions sotériologiques révélant à l'homme déchu les sens cachés de l'existence, en l'aidant à traverser le dédale du monde, l'abîme sémantique du texte alambiqué, que l'existence lui présente en tant qu'épreuve initiatique. Revenir à l'état édénique d'avant la chute c'est une entreprise rendue possible par l'activation et l'actualisation des structures archétypales oubliées, car l'homme est, par sa création divine avant tout, *herméneute*. En prenant conscience du signe sacré, on fait l'expérience du transcendant dans la manifestation de son signe qui rend présente une absence.

Pour obtenir la performance, les héros mythologiques doivent acquérir un savoir faire particulier qui les empêchera de se perdre sur les chemins de la quête. Car il s'agit d'entrer dans un espace qualitativement différent de l'espace profane, les lois y changent, les repères n'y sont plus les mêmes. Dans cet univers, il faut savoir faire afin de pouvoir être. L'accès dans cet espace n'est pas possible sans avoir obtenu une compétence spécifique qui, dans le cas des fictions visées par notre démarche, est de nature transhistorique et ésotérique. Ces savoirs et savoirs faire sont obtenus soit par initiation, soit par révélation, par l'intervention directe du transcendant. L'initiation suppose l'existence d'un maître spirituel, qui intervient de manière consciente dans le mode d'être du novice, afin d'opérer la transformation ontique. La transformation est une anabase, un mouvement ascensionnel du héros, qui gagne une dimension plénier où il se réinstalle, à savoir dans le mode d'être primordial.

Tiffauges, par exemple, dispose de tout son savoir herméneutique (le moment de l'incipit le surprend confus, sans être conscient du pouvoir cognitif qu'il détient), grâce à l'initiation de Nestor, qui a eu lieu à l'époque de sa vie écolière. Le guide, qui est aussi messager de la réalité suprasensible, est là pour montrer une réalité occultée, inaccessible autrement, qui n'est pas démocratiquement visible. Stéphane cherche Anisie à Sighișoara, afin que celui-ci l'initie au secret de la sortie du Temps, Dayan y est initié par Ahasvérus.

La révélation suppose une relation qui s'établit, de manière instantanée, avec les mondes métaphysiques. Il s'agit d'un processus de *catabase* du transcendant, qui descend pour que l'être déchu puisse monter. L'image archétypale du mouvement descendant du numineux, se réalisant dans le but de projeter l'homme dans une trajectoire ascensionnelle, est bien présente dans les proses étudiées. La foudre qui frappe Dominic Matei pendant la nuit des Pâques, est le signe symbole d'un tel mouvement archétypal descendant, d'origine divine. Dans un premier temps, la rencontre avec le numineux est ressentie comme une intervention d'une violence sauvage : « L'explosion de la lumière blanche, incandescente le secouait brutalement, l'aveuglait. Comme si un cyclone brûlant se déchaînait, de façon

incompréhensible, au sommet de sa tête et l'aspire. »¹. Cette intervention du transcendant implique un changement bouleversant et violent de paradigme ontologique. Dante contemplant l'empyrée devient aveugle dans un premier temps pour acquérir ultérieurement une vue encore plus pénétrante. Saul sur le chemin de Damas ressent le même aveuglement pour accéder ultérieurement à une acuité visuelle suprasensible. L'irruption du numineux produit l'agonie physique du personnage ce qui traduit en fait sa mort initiatique.

Afin de renaître à une nouvelle condition, le néophyte doit tout d'abord mourir. Ce qui disparaît dans cet événement ce n'est pas l'être profond, mais l'homme des apparences et des illusions, reflet du vécu profane. Dans *Le temps d'un centenaire*, la seconde *catabase* du numineux (au fur et à mesure que le personnage se spiritualise, en acquérant des compétences suprasensibles, sa mémoire est réactivée) se présente au héros en tant qu'interpellation par les anges, au niveau de l'imagination. Quand ses sens seront assez purs, Dominic recevra des signes matériels de la part des présences angéliques : deux roses rouges, puis une rose violette. Le symbolisme mystique de la rose renvoie au complexe du Graal, à la coupe plus précisément ; dans ce contexte narratif, la rose symbolise la transformation du personnage qui révèle de sa capacité métaphysique à devenir réceptacle du numineux, vase sacré de la présence divine.

Eliade et Tournier construisent des univers diégétiques où les signes ont cette capacité de faire que l'homme transcende la dimension profane et qu'il puisse être projeté au delà du temps historique, dans la plénitude ontologique du *primordium*. La mise en relation avec ce monde de signes est occultée par les difficultés de réception de la part de l'homme qui se retrouve sourd et aveugle devant la multitude d'événements chargés de signification. Les signes sont disséminés et dissimulés parmi de menus événements, leur présence est silencieuse et discrète ; il faut un oeil vigilant qui les arrache au banal et au quotidien domestique et plat. Leur corps physique, le signifiant, appartient au monde événementiel, tandis que leur signifié irradie vers les dimensions suprasensibles. La fonction du signe est de faire voir ce qui ne se voit pas, rendre visible l'invisible. Il signale qu'il y a quelque chose qu'on ne voit pas dans le monde physique, insinuant, par leur activation, une brèche qui mène au suprasensible.

Stéphane est fasciné par cette réalité camouflée sous les couches du jeu trompeur des apparences. Le miracle et le banal cohabitent ; c'est pourquoi les personnages herméneutes font preuve d'une vigilance optique constante, afin de saisir l'insaisissable et détecter le miracle dans un monde qui n'a plus de repères métaphysiques. L'événement immédiat n'est pas à rejeter, au milieu du profane, l'authentique peut jaillir avec une force immense et insoupçonnée : « afin d'être repéré, le sacré se manifeste dans le temps »². Une hiérophanie est toujours historique. Les événements insignifiants, sans éclat, cachent des énergies numineuses insoupçonnées, qui peuvent être libérées par le déchiffrement des

¹ Mircea Eliade, *Le temps d'un centenaire*, Paris, Gallimard, 1981, p. 11.

² Mircea Eliade, *Tratat de istoria religiilor*, București, Humanitas, 1995, p. 18 (notre traduction).

signes qui se cachent dans les interstices du banal. Ce qu'il avoue, d'ailleurs, dans ses *Mémoires* : « En ce qui me concerne, les existences banales m'attiraient. Je me disais que si le fantastique ou le surnaturel ou le surhistorique nous était de quelque manière accessible, on ne pouvait le rencontrer que dans le banal »¹. Tournier semble partager le même point de vue : la révélation du sacré peut se produire dans le contexte le plus anodin et le plus profane. Son personnage Tiffauges en fait l'expérience et avoue : « or, cette lumière, les circonstances les plus médiocres l'ont fait jaillir hier et elle n'a pas fini d'éclairer ma route »². Dans *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, une tragédie comme un naufrage se transforme en épreuve initiatique, le personnage ayant la révélation de son être profond, au lieu de céder au désespoir et à la déstructuration.

L'histoire de l'obtention de l'objet de la quête est pré-figurée dans *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* dans une histoire enchâssée, hermétique qui constitue l'*incipit* du roman. D'ailleurs, l'histoire enchâssée est une technique romanesque constante chez Eliade et Tournier : la légende de Saint Christophe, l'hymne de la perle, l'histoire de Narjuna sont des histoires enchâssées ayant double fonction au niveau de l'univers diégétique : elles réalisent l'initiation des actants et, en même temps, avertissent les lecteurs sur le déroulement narratif de la prose. Ce genre de prose a une *structure fractale*.

Dans *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, l'écrivain choisit d'écrire cette partie à l'aide des lettres cursives. Tournier et Eliade ont recours à ce procédé d'écriture à caractères cursifs dans le but d'attirer l'attention du lecteur sur un aspect important. Ce changement graphique des caractères est un signe que l'écrivain fait au lecteur afin que celui-ci ne passe pas facilement sur le mot ou le fragment signalés de la sorte. Annoncer l'enchaînement des programmes narratifs constituant l'univers diégétique de la prose s'avère être un défi risqué, courant le danger d'importuner le lecteur, prévenu déjà de la grammaire narrative qui sous-entend la construction romanesque. L'exigence traditionnelle sur l'intrigue selon laquelle l'écrivain devait raconter son histoire graduellement, sans dire d'entrée de jeu ce qu'il savait, préservant le mystère, menant dans un rythme décidé par lui-même lecteur et personnages de surprise en surprise, ne présente plus d'intérêt dans la construction romanesque tournérienne. L'écrivain, défiant toute loi des univers de fiction d'issue traditionnelle, obtient le maximum de cette technique narrative de construction de l'intrigue. Le plaisir du texte n'est pas diminué, par contre, curiosité et attention du lecteur se focalisent sur la découverte dans l'histoire racontée des aventures de Robinson, des séquences actantielles déjà annoncées. Ainsi le lecteur est entraîné lui-même dans cet exercice herméneutique, dans le déchiffrement des signes.

Juste avant le naufrage déclanchant le processus alchimique de transformation de Robinson, Van Deyssel prédit ce changement de paradigme existentiel, par la lecture des cartes des tarots. Messenger herméneute entre deux mondes, il annonce dans un langage hermétique et clos les tribulations existentielles réservées au futur

¹ Mircea Eliade, *Memorii*, tome II, București, Humanitas, 1991, p. 228 (notre traduction).

² Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard, 1970, p. 15.

naufragé. Il actualise par ce fait le paradigme du messenger divin, représenté par le dieu Hermès ou par les anges messagers peuplant le judéo-christianisme. Le messenger herméneute est une présence constante chez les deux écrivains ; il dessine les repères transcendants veillant à ce que l'homme ne se perde pas. Il symbolise les liens entre les mondes, par la force de la parole. Ce discours de provenance suprasensible, modalisé à travers la parole du messenger, avertit personnage et lecteur sur le déroulement d'une histoire exceptionnelle où s'inscrit l'évolution d'un destin exemplaire. Être le récepteur de la parole divine est un privilège réservé aux élus des dieux. Avant toute épreuve dure à surmonter, les héros de la mythologie grecque en étaient avertis, Moïse est le seul à avoir les compétences de réception de la parole divine, dans le but d'orienter et de guider le peuple d'Israël dans le désert, la Vierge est avertie par l'Archange Gabriel de la tâche que Dieu lui confie, d'accoucher du Verbe divin. Le message a le rôle de prévenir et d'inscrire son destinataire dans un scénario divin, autrement incompréhensible. Son but est d'annuler la logique profane et de préparer le récepteur à s'ouvrir à la dimension sacrée, ce qui est équivalent de l'éveil métaphysique. « Le messenger ne fait que t'éveiller, il te prépare à déchiffrer le sens personnel de la révélation qui est en train de se faire. Mais ni le message, ni le messenger ne peuvent te sauver »¹

Van Deyssel assure Robinson de l'authenticité et de la vérité de ses dires, ce que le déroulement des événements va lui prouver ultérieurement. Le texte alambiqué issu de la combinatoire des cartes de tarots révèle la série événementielle transformatrice qui bouleversera le mode d'être de Robinson. Le langage est incompréhensible et abscons parce que Robinson n'est pas encore initié, il le sera à la fin, quand le parcours narratif des transformations suivra le trajet signalé par ces séquences symboliques:

« Tout cela peut vous paraître un inintelligible galimatias, commentait Van Deyssel. (...) Le petit discours que je vous ai tenu, est en quelque sort chiffré et la grille se trouve être votre avenir lui-même. Chaque événement futur de votre vie vous révélera en se produisant la vérité de telle ou telle de mes prédictions. Cette sorte de prophétie n'est point aussi illusoire qu'il peut paraître tout d'abord »².

Messenger d'un autre monde est aussi le héros éliadien Vasile Beldiman (*Devin en pierres*) qui partage les mêmes compétences herméneutiques archétypales que le capitaine Van Deyssel à la différence qu'il décrypte le message à travers la lecture des pierres. Ils entretiennent tous deux un lien mystérieux avec le milieu aquatique. Dans le registre psychanalytique la mer est un des plus forts symboles de l'inconscient. Ils seraient donc, dans ce code de lecture, des gens qui ont déjà réalisé le processus d'individuation, ils ont réconcilié les couples d'opposés dans la réalisation du Soi. Des commentaires faits par Trandafir, le patron d'un bistro fréquenté par Vasile, nous apprenons que ce métier de marin lui a donné le savoir qui lui permet de connaître le temps qui fera et les temps. « Lui, il a été marin. Il a été aussi gardien du phare de Tuzla. Il connaît le temps qu'il fera, il sait ce qui se

¹ Mircea Eliade, *Chez Denis, en sa cour*, p. 240.

² Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 13.

prépare à venir »¹. Ou encore « Quel genre d'homme est-il ? Est ce que c'est vrai qu'il a des dons extraordinaires, qu'il peut deviner l'avenir ? Ah ! fit Trandafir affichant un sourire plein de sens. Monsieur Beldiman sait tout. Je vous le dis, il a été marin... »²

Ex-marin et ex-gardien du phare de Tuzla (dans un registre symbolique, il est le gardien de la lumière, autrement dit d'un savoir qui oriente les gens qui n'ont plus de repères dans l'obscurité, qui dissipe leur ignorance et les dirige dans leur périple dans les eaux de la vie) il avoue que cette capacité est le reflet de la grâce de Dieu, car les hommes de sa famille – père, grand-père, arrière-grand-père – ont possédé tous cet art sans aucun effort d'apprentissage.

Si Tournier se montre parcimonieux et discret à l'égard de la manière dont van Deysse a appris l'art de lire les signes, Eliade donne des renseignements qui nous conduisent à tirer la conclusion qu'il s'agit d'un savoir ésotérique, qui se transmet dans la famille, effet de la grâce de Dieu. Dieu a permis à ces gens de garder actives les compétences primordiales herméneutiques que les limites ontologiques de la déchéance ne permettraient pas d'avoir. Ces capacités sont mises en relation avec la compétence visuelle : « C'est extraordinaire. Vous avez réussi à *voir* ce que moi, je me suis imaginé il y a deux ou trois heures. »³ A l'âge de l'adolescence, les garçons Beldiman se sont soudain intéressés aux pierres et aux cailloux et cette préférence étrange leur a permis de comprendre le langage secret des pierres, la mystérieuse relation qui s'établissait entre l'homme et l'endroit où il choisissait de s'asseoir, car dit Vasile Beldiman, chacun « trouve la place qui lui était prédestinée et qui l'attendait »⁴. Beldiman devine le sort des autres en interprétant la disposition des pierres dans l'endroit où ils s'assoient, dans cette dynamique tout concourt à lui donner des renseignements sur les événements futurs qui doivent être traversés : aspects, couleurs, formes, orientation dans l'espace.

« Ah! C'est un don curieux... Je dis un don car personne ne me l'a appris. Il arrive comme ça, à l'âge de douze ou treize l'un des garçons de la famille commence à aimer les pierres. (...) Toute sorte de pierres, des grandes, des petites, des cailloux, des rochers (...) J'examine l'endroit où l'homme s'assoit. Il suffit de quelques pierres. Là où il s'assoit ou à côté. Parfois les pierres aux messages sont assez loin de la place choisie de quelqu'un pour s'asseoir. Je les cherche du regard et quand je tombe sur elles, je comprends ce qui se passera. Je comprends selon leur forme ou la disposition de leurs angles, selon leur couleur, car elles peuvent être plus sombres ou plus lumineuses (...) Et alors je lis dans les pierres et je comprends ce qui attend cet homme qui s'est assis près d'elles ou même sur elles. »⁵

Si l'interlocuteur de van Deysse montre une sorte d'opacité de réception du message, car pour l'instant Robinson est en état de *stupor* (dans la phénoménologie

¹ Mircea Eliade, *Ghicitor în pietre*, in *La țigănci*, București, Humanitas, 2007, p. 90 (notre traduction).

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*, p. 80 (notre traduction).

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*.

du sacré de Rudolf Otto cet état paradoxal est le signe de prise de conscience de la présence numineuse), Alexandru Emmanuel, qui insiste pour que Beldiman dévoile son avenir, a la surprise de constater que les événements prédits par l'étrange personnage, ont déjà eu lieu dans son imagination. Et plus tard, au fur et à mesure que le récit se déroule, ils arriveront effectivement. Dans ce cas, l'imagination devient instrument d'accès aux dimensions suprasensibles. L'accès au message divin se réalise sans l'intervention du messager intermédiaire, mais par l'activation des capacités herméneutiques innées de l'homme. Il n'est pas le seul personnage eliadien qui ait accès à cette dimension par le truchement des facultés imaginatives. Stéphane *voit* la scène de son accident dès *l'incipit* du roman, Dayan est invité par Ahasvérus à laisser son imagination se développer.

L'oeuvre tournérienne la plus marquée par la dimension herméneutique reste *Le Roi des Aulnes*. Un homme très quelconque, camouflé dans le quotidien parisien, a la révélation de sa véritable vocation : déchiffrer les signes que le monde lui offre sans cesse. La manière juste, pertinente d'être au monde, pense-t-il, est celle de lire les signes, de leur faire confiance, de se laisser conduire par eux pour voir s'épanouir sa destinée. Tiffauges croit que le sens de sa vie est le déchiffrement de signes qui tracent le chemin de la quête menant à une finalité qu'il ignore, pour l'instant. Le processus est difficile à suivre, les signes ne sont pas toujours faciles à décrypter :

«C'est que je me trouve ici constamment confronté à une réalité signifiante presque toujours claire et distincte ou alors quand elle devient difficile à lire, c'est qu'elle approfondit et gagne en richesse ce qu'elle perd en évidence. Mais en raison de notre cécité et du manque d'attention, ne pouvant être suffisamment réceptifs, il faut que les signes nous frappent à coups redoublés ».¹

Parfois Tiffauges lit la Sainte Écriture afin d'éclairer et de mieux comprendre sa propre histoire. C'est la lecture de la Bible qui lui révèle sa nature nomade, de descendance biblique, révélée dans un premier temps par son anthroponyme, redoublée ultérieurement par ses actions :

« La querelle d'Abel et de Caïn se poursuit de génération, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, comme opposition atavique des nomades et des sédentaires, ou plus précisément comme la persécution acharnée dont les nomades sont victimes de la part des sédentaires »².

Nous retrouvons chez les deux écrivains la même stratégie narrative de construction du personnage herméneute, en opposition avec une typologie de personnages caractérisés par le fait qu'en raison d'une insuffisance herméneutique, ils échouent dramatiquement dans leur démarche sémiotique. Leur sémiosse se bloque au niveau de la référentialité strictement terrestre, ne réussissant pas à surmonter les limites profanes de la réalité sensible, mutilant par cela le sens plénier des événements. Il y a une relation de force qui se manifeste entre les *herméneutes* et les *antiherméneutes*. Le contexte historique est favorable aux

¹ Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard, 1970, p. 50.

² *Ibidem*, p. 50.

derniers et ils disposent des vies des personnages herméneutes qui tombent entre leurs mains. Chez Eliade, ils sont suspectés, interrogés, parfois mis en prison où ils meurent et connaissent la révélation par le truchement de la souffrance. Tiffauges est le prisonnier des nazis, il vit à côté d'eux et, dans un premier temps, il s'y sent à l'aise, il est comme fasciné par eux et de leur savoir (anti)herméneutique. Les herméneutes profanes éliadiens sont incarnés par les enquêteurs et les policiers de la sécurité communiste (omniprésents dans sa prose) ; chez Tournier, par quelques personnages nazis : Göring, Otto Essing.

C'est un dialogue de sourds qui s'établit entre les deux types d'herméneutiques. La confusion et l'erreur naissent de la compétence limitée de l'interprétant antiherméneute / anarchétype qui ampute tragiquement la relation signifiant-signifié. Ils décryptent les histoires racontées par les herméneutes du sacré à l'aide d'une grille de lecture incomplète et donc fausse. L'histoire du trésor caché dans une cave d'une certaine maison de la rue de Mantuleasa est décryptée par l'officier Economu comme portant sur le trésor polonais qu'il avait volé et caché dans le quartier de Mantuleasa afin de s'emparer de lui. La disparition étrange de Lixandru dans l'Ile de Serpents est comprise comme la fuite d'un petit bourgeois traître, à la suite au renversement de régime politique et de l'avènement du communisme. Birish meurt après avoir subi des tortures atroces, afin de lui faire dévoiler le contenu du « message du labyrinthe » (qui portait en réalité sur la problématique métaphysique de la sortie du temps historique) que ses tortionnaires comprennent de manière erronée, car ils suivent la logique dysfonctionnelle de leur sémiose : ils croient dur comme fer que le message doit être compris comme des indications venant de quelques opposants du régime communiste qui s'étaient retirés dans la montagne afin d'organiser la résistance.

Les antiherméneutes tournériens souffrent, eux aussi, d'un mal sémiotique extrêmement grave : ils voient des significations là où l'objet ne véhicule pas de sens, ils inventent des symboles illusoires d'où une inflation sémiotique qui devient toxique. Ils croient à la supériorité d'une race humaine dont les traits sont lisibles sur le corps humain. Au nom de cette perfection pré-construite, qui est le fruit de l'égarement et de la paranoïa de Hitler et de ses acolytes, l'acte de tuer et d'exterminer une race entière est justifiable. Ainsi le système de symboles nazis prolifère des significations aberrantes qui n'ont pas de soutenance ontologique. Il est comparé par un personnage à une émission de masse monétaire qui prolifère des billets sans valeur.

Ces faux lecteurs de signes n'ont pas accès au texte hermétique du monde, le code de décryptage qu'ils possèdent est violemment contraignant et réducteur, leur lecture pervertie, loin d'éclaircir, amplifie le désordre et le non-sens du monde historique. Ils sont condamnés à déambuler tragiquement sur la circonférence du cercle, sans jamais pouvoir atteindre le Centre éliadien qui devient, chez Tournier, le signe absolu *Alpha-Omega*. Ils se complaisent dans le dédale du monde historique qui les égare et les éloigne à jamais du Centre. La parole du conteur, de celui qui sait et qui a toujours accès à cette réalité complète, n'est pas perçue, entendue, en revanche elle est toujours interprétée selon leurs limites cognitives, horizontalisée, désacralisée, réinvestie toujours avec une signification visant

l'immédiat, l'insignifiant, l'événement profane né du temps. Leur situation est d'autant plus tragique qu'ils ont l'intuition de l'instrument qui leur permettrait la sortie du labyrinthe sémantique abscons, mais leur sémiose n'aboutit pas au salut car sa référencialité lourde, terrestre ferme les portes de passage vers le transcendant. Dans une lettre adressée à Mircea Handoca, Mircea Eliade avouait « les enquêteurs sont des substituts profanes de la Mémoire du Monde »¹. C'est-à-dire qu'ils ne font qu'enregistrer les événements, les faits, les histoires, sans pour autant accéder à leur signification transcendante.

La possibilité de rester dans le monde et d'y réintégrer l'identité divine est réalisable. Cette idée apparaît autant dans l'idéologie mystique orientale (*Bhagavadgita*) que dans celle de l'Occident chrétien et nous pensons à Maître Eckhart. Il invite l'homme à atteindre le principe divin, la déité. L'expérience mystique doit être un retour à la déité non manifestée. Il s'agit d'un processus de remémoration dont la révélation sera la prise de conscience d'une parenté avec la nature divine. Pour lui, cet état primordial est retrouvable dans l'expérience après la mort. Le salut de l'homme est possible par la vraie connaissance qui lui révèle sa nature divine. Il y a une interdépendance entre connaissance et ontologie. Le christianisme, le judaïsme et l'islamisme sont des religions du Livre. Dieu est révélé à travers la lettre.

Si pour Stéphane Viziru la chute dans le Temps occulte la lecture correcte des signes et rend presque impossible la perception de leur présence, pour Abel Tiffauges l'herméneutique sacrée est oblitérée par la dynamique binaire, le dualisme des signes. Les signes tournériens sont *pharmakon*. Ce terme grec désigne un philtre ambivalent : médicament ou poison, son effet peut être tour à tour bénin ou malin. Dans l'imaginaire tournérien le signe dans sa présence n'institue pas d'un coup une réalité pérenne. Chez Tournier la sémiose est doublement occultée : si l'acte herméneutique échoue, cela arrive en raison de l'opacité herméneutique du lecteur, de son insuffisance herméneutique, ou en raison de la dualité profane qui sous-entend cette dynamique de l'inversion. Dans le mode d'être définissant l'état de la déchéance, les significations changent sans cesse et le signe, une fois repéré dans sa présence, peut changer de signe, le bien devient mal, la lumière se transforme en ténèbres. « Les signes sont forts Tiffauges, ce sont eux qui vous ont amené ici. Les signes sont irritables. Le symbole bafoué devient *diabole*. Centre de lumière et de concorde, il se fait puissance de ténèbres et de déchirement. »²

Dans la dynamique symbolique soumise aux lois qui régissent l'espace profane, l'apocalypse est l'équivalent d'une anarchie absolue qui se manifeste par l'inversion de la relation homme – signe. La phorie est elle aussi vulnérable et peut participer à ce scénario, elle aussi peut subir le processus inversion, la créature est portée par le symbole et celui-ci reçoit son autonomie:

« Car il y a un moment effrayant où le signe n'accepte plus d'être porté par une créature comme un étendard est porté par un soldat. Il acquiert son autonomie, il

¹ „România Literară”, no. 43/1998.

² Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard, 1970, p. 404.

échappe à la chose symbolisée, et ce qui est redoutable, il la prend lui-même en charge. Alors malheur à elle ! Rappelez-vous la Passion de Jésus. De longues heures, Jésus a porté sa croix. Puis c'est sa croix qui l'a porté. Alors le voile du temple s'est déchiré et le soleil s'est éteint. Lorsque le symbole dévore la chose symbolisée, lorsque le crucifère devient crucifié, lorsqu'une inversion maligne bouleverse la phorie, la fin des temps est proche. Parce qu'alors le symbole n'étant plus lesté de rien devient le maître du ciel. Il prolifère, il envahit tout, se brise en mille significations qui ne signifient plus rien du tout (...) Mais ne cherchez pas à comprendre, c'est-à-dire trouver pour chaque signe la chose à laquelle il renvoie. Car ces symboles ne symbolisent plus rien. Et de leur saturation naît la fin du monde »¹.

Abel pressent l'existence d'un signe absolu *Alpha-Omega* où toute inversion déchirante et anarchique est impossible. À ce niveau, les couples oppositifs sont réunis dans une unité totalisant la force des deux principes. C'est l'espace privilégié du Centre, lieu où se réalise la *coincidentia oppositorum*, état qui transcende la tension séparatrice des dualités. Ce dualisme générateur de déchirement pourrait être interprété comme une sorte de principe androgynique « inversé », cumulant les pouvoirs potentiels des deux principes sans pour autant faire le saut vers la réunion des contraires. La tension crée l'énergie qui n'est pas employée pour réaliser ce saut, mais pour que les deux opposés se dévorent l'un l'autre. L'inversion maligne tournérienne, la transformation du signe en son opposé pourrait être identifiable à l'*enantiodromie* jungienne (le principe de l'opposition absolue). Il s'agit d'un processus qui suppose la transformation d'un élément en son opposé, quand le premier se trouve à son apogée, à son maximum.

Dans la logique dualiste de la chute, l'autre est l'adversaire et la relation affective relève de la haine. La relation qui s'établit entre les deux principes est d'antagonisme et d'adversité. Les deux moitiés du cercle ne s'embrassent pas pour devenir une unité totalisante, mais se tournent le dos, créant une déchirure, une rupture irréconciliable. C'est le triomphe de l'individualité.

BIBLIOGRAPHIE

- Bouloumier, Arlette, *Michel Tournier. Le roman mythologique*, Paris, José Corti, 1988.
- Călinescu, Matei, *Despre I.P. Culianu și Mircea Eliade. Amintiri, lecturi, reflecții*, Iași, Polirom.
- Chevalier, J.; Gherbraand, A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1969.
- Culianu, Ioan, Petru, *Mircea Eliade*, Iași, Polirom, 2004.
- Deprez, Stanislas, *Mircea Eliade : La philosophie du sacré*, Paris, Harmattan, 1999.
- Durand, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.
- Eliade, Mircea, *Forêt interdite*, Paris, Gallimard, 1955.
- Eliade, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957.
- Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963.
- Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.

¹ *Ibidem*.

- Fauskevag, S.E., *Allégorie et tradition*, Paris, Didier, 1993.
- Eliade, Mircea, *Proza fantastică*, București, Fundația Culturală Română, 1991.
- Eliade, Mircea, *Arta de a muri*, Cluj-Napoca, Eikon, 2006.
- Eliade, Mircea, Rocquet, H-C., *L'Épreuve du labyrinthe*, Paris, Éditions du Rocher, 2006.
- Heidegger, Martin, *Ființă și timp*, București, Humanitas, 2003.
- Otto, Rudolf, *Despre numinos*, București, Humanitas, 2005.
- Otto, Rudolf, *Sacrul*, București, Humanitas, 2005.
- Platon, *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 2008, traduction du grec sous la direction de Luc Brisson.
- Tournier, Michel, *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard, 1970.
- Tournier, Michel, *Le vent Paraclet*, Gallimard, Paris, 1977.
- Tournier, Michel, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, Paris, Gallimard, 1980.
- Tournier, Michel, *La goutte d'or*, Paris, Gallimard, 1986.